



<https://bulletin.vals-asla.ch> · e-ISSN: 2813-7973 · p-ISSN: 1023-2044

Redard Abu Rub, F. (1991). Ecrit sur les murs. Approche linguistique d'un corpus de graffitis. *Bulletin CILA*, 54, 199-215. <https://doi.org/10.5169/seals-978052>

Cet article est publié sous la licence *Creative Commons Attribution 4.0 International* (CC BY):
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>



© Françoise Redard Abu Rub, 1991

Écrit sur les murs. Approche linguistique d'un corpus de graffitis

Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom
Paul ELUARD

Depuis des années, nous essayons de comprendre les écrits muraux que nous rencontrons sur les murs de la ville. Certains nous paraissent indéchiffrables, d'autres lisibles mais incompréhensibles, quelques-uns retiennent fugitivement notre attention. Au fil des jours, nous les voyons disparaître sous une nouvelle couche de peinture, s'effacer lentement ou se surcharger d'autres écritures. Ces communications nous intriguent, nous amusent, nous irritent ou nous attendrissent, mais nous les oublions dès qu'ils sont hors de notre vue.

Au cours de l'été 1990, nous avons pris conscience, sans doute à la suite de la lecture d'articles de presse les concernant, que ces représentations icôniques et graphiques étaient des messages et qu'ils devaient, en tant que tels, intéresser le linguiste. Dès cette époque, notre attention s'est aiguïlée. Nous avons bientôt décidé de les noter, dans l'intention de les étudier.

Rappelons en préambule que la pratique du graffiti n'est pas moderne. En effet, nous ancêtres de Lascaux étaient des précurseurs en ce domaine, marquant ainsi leur passage dans les lieux qu'ils habitaient.

A Pompéi, les archéologues ont découvert des milliers de graffitis, commentaires de la vie politique ou quotidienne, réactions à des événements urbains. Sans doute écrits par des citoyens ordinaires, ces messages sont à mettre en parallèle avec ceux qui ornent ou déparent nos murs aujourd'hui. Ils constituent une puissante et précieuse mémoire collective populaire parvenue jusqu'à nous. Le graffiti suivant confirme la vitalité de cette pratique à l'époque:

«Admiror, paries, te non cecidisse ruinis
Qui tot scriptorum taedia sustineas»¹

En novembre 1984², les murs de la ville de Neuchâtel ont été recouverts du nom d'un jeune homme de seize ans, trafiqueur de boguets qui, au

1 «Je m'étonne, ô mur, que tu ne sois pas tombé en ruine sous le fardeau insupportable de tant d'écrits». Encyclopaedia Universalis, article «graffiti».

2 C. F. s'est suicidé le 10 novembre 1984. Les jeunes ont manifesté silencieusement le 15 du même mois et la police a été accusée d'exagération quant à son arrestation (il fut emmené au poste menottes au poignet). Nous remercions ici Mme Hélène Joly, journaliste au quotidien *L'Express, Feuille d'avis de Neuchâtel*, qui nous a aimablement fourni la date exacte de cet événement, ainsi que les renseignements s'y rapportant.

lendemain d'une arrestation brutale de la police et de quelques heures de détention, s'était suicidé. Les camarades de ce garçon et un grand nombre de possesseurs de vélomoteurs se sont alors réunis et ont écrit son nom sur les façades. Cette vague de graffitis illustre une des fonctions de ces messages, parmi d'autres, qui nous paraît essentielle: donner la parole à ceux qui ne l'ont pas pour protester ou contester.

Corpus

Nous avons recueilli notre corpus en août et septembre 1990, en ville de Neuchâtel. Il compte 84 items (voir annexe p. 213-215). Mais il faut aussitôt ajouter que le nombre de graffitis n'est pas strictement exact. Il est rare, en effet, que ce genre de message reste longtemps isolé. Du jour au lendemain, nous avons constaté des ajouts sur des sigles récemment tracés. Il s'agit, soit de réponses, soit de commentaires à l'écriture originale. On peut se demander si l'unité à prendre en compte, dans une description de ce genre, n'est pas le mur lui-même, en tant que support de communication.

Nous nous sommes donc contentée de relever ce que nous trouvons inscrit sur les surfaces disponibles. Mais l'enquête que nous avons effectuée sur le terrain nous a rendue très sensible à cette question. Voici les règles que nous avons observées lors de notre récolte:

- Nous avons opté uniquement pour la notation des graffitis tracés à l'extérieur, à l'exclusion des inscriptions que nous aurions pu trouver dans les édifices, isoloirs et autres lieux où l'on peut lire des messages tracés à la main. En effet, l'espace ouvert urbain, à notre avis, n'est pas comparable aux endroits fermés, où le message peut être écrit tranquillement, à l'abri des regards.
- Nous nous sommes donné comme cadre la ville de Neuchâtel exclusivement, que nous avons arpentée durant des jours, afin de recueillir le maximum d'inscriptions, et cela en suivant un itinéraire d'est en ouest qui visait l'inspection des lieux publics scolaires, culturels et sportifs. Nous n'avons pas dépassé les limites communales³.

³ Les collègues et amis à qui nous avons parlé de notre enquête se sont révélés aussi surpris que coopératifs. Nous avons reçu de nombreux renseignements et coupures de journaux à propos de ce phénomène. Nous les en remercions ici et remarquons, en passant, que leur réaction prouve que les graffitis nous concernent tous, plus ou moins consciemment. Même si nous ne les lisons pas, les messages muraux sont bel et bien enregistrés par les passants. Ils ressemblent ainsi à la publicité qui, d'ailleurs, se sert de plus en plus du style «graffiti» pour nous intéresser.

- Nous avons eu recours à la photographie pour les graffitis les plus représentatifs, afin de donner au lecteur une idée du lieu où ils ont été exécutés et de leur facture.

Au cours de cette récolte, nous avons fait les constatations suivantes:

- 1) Les graffitis sont des écrits fortement dépendants du matériel à disposition et des conditions, souvent précaires, de leur exécution.
- 2) Ils sont censés être éphémères et, pourtant, certains se révèlent durables, selon le lieu où ils ont été produits. Ainsi, en plus du graffiti mentionné plus haut à propos du suicide de C.F. au milieu des années 80, nous avons déchiffré, dans le parc de la Collégiale, deux graffitis datant de 1968, encore lisibles. Il s'agit des numéros 44 et 45 de notre corpus.
- 3) Certains graffitis interpellent et invitent à répondre, réponse qui ne peut s'inscrire que sur les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances, au contraire de nombreux autres modes de communication.

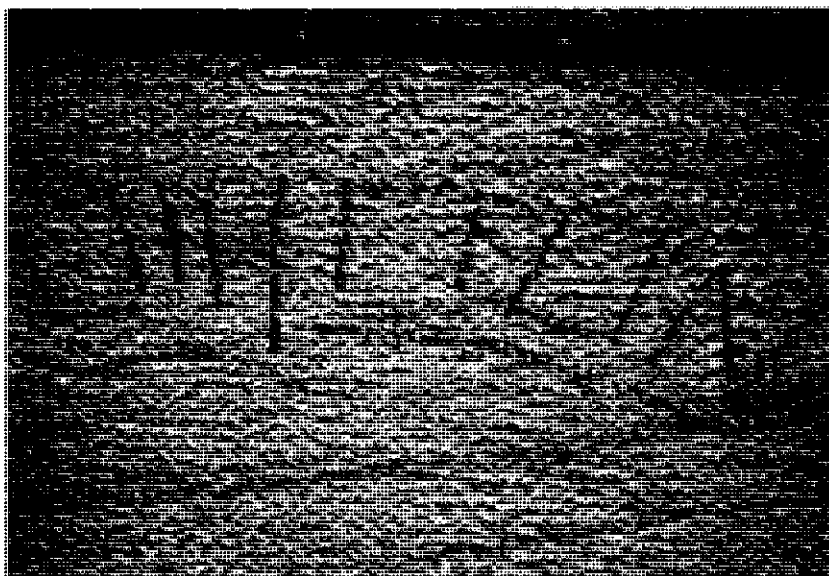
Le support

Ecrire sur un mur, à l'extérieur, dans des conditions précaires, constitue une activité de communication originale. Pour quelqu'un qui extrait les graffitis de leur lieu d'origine, il est vite évident que la représentation graphique qu'il en fait (cf. notre corpus) enlève beaucoup de sens et de poids au message. En effet, le support mural, bien plus qu'une page blanche, inspire et conditionne le message.

L'item no 81 (cf. photo) va servir à illustrer cette dernière remarque. Le support est une grosse pierre placée là sans doute pour éviter que les automobilistes garent leur voiture à cet endroit, rue élargie et aboutissement d'un sentier pour piétons. Le graffiti «caillou» est écrit en rouge sur un bloc de pierre jaune. Ici, signifié et signifiant se rejoignent grâce au lieu où l'action de nommer s'est produite. Et de ce fait, le signifié change et le signifiant ne le représente plus. Imaginons ce mot écrit sur une page: rien de plus banal. Et voici que le fait de le produire sur ce support lui procure, outre l'ambiguïté linguistique, une valeur poétique indiscutable. Comment ne pas penser, en contemplant ce message, au besoin inné de nommer des enfants et des fidèles de toutes religions? Comment ne pas évoquer le surréalisme et «Ceci n'est pas une pipe» de Magritte? On va même jusqu'à se souvenir de «Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église». Nommer et se nommer constituent deux fonctions principales des graffitis. L'item no 81 en est l'illustration exemplaire:



Un autre exemple de l'importance du support est illustré par l'item 74 (cf. photo). Tracé au centre ville sur une surface de pierre jaune de Haute-rive, en caractères noirs d'environ trois cm. de hauteur, le grain et la couleur



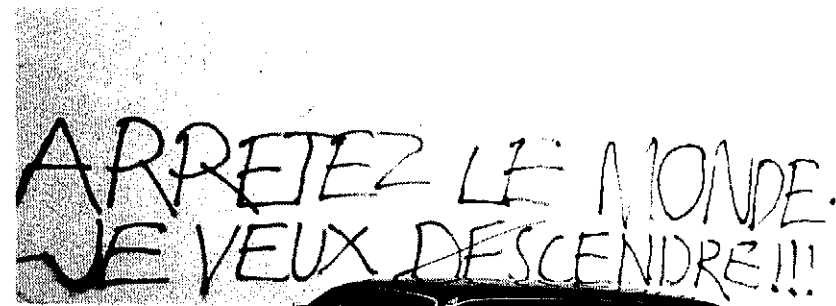
du fond donnent au lecteur de ce «chaton» si discret qu'il faut être à l'affût des graffitis pour le repérer, l'illusion qu'il possède une véritable fourrure.

Le graffiti

On peut tenter d'établir des catégories de graffitis, mais il faut avertir d'abord le lecteur qu'il s'agit là d'une pratique réductrice de la réalité.

Notre corpus présente des graffitis mixtes, composés d'images et d'écriture, et des graffitis textuels. Les uns et les autres peuvent avoir été tracés à main levée ou au pochoir. Nous estimons à environ 90% le nombre de graffitis faits à main levée parmi l'ensemble de ceux que nous avons relevés.

On peut aussi distinguer le graffiti gigantesque du petit graffiti, qu'il faut chercher sur les murs ou les colonnes. La taille des lettres varie entre 60 cm de hauteur (no 75, cf. photo) et deux centimètres (no 64).



Le grand graffiti est effectué le plus souvent au spray, mais le petit peut être tracé au crayon feutre ou même au stylo-bille, ce qui le rend plus éphémère mais non moins intéressant que le grand. Les couleurs utilisées sont le noir, le vert, le jaune, le rouge et, nouveauté en septembre 1990, l'argenté phosphorescent, difficile à lire sous éclairage électrique, mais éclatant lors de journées lumineuses.

En ce qui concerne le message, on peut distinguer trois grandes catégories: les «tags», les «tableaux commentés» et les «messages écrits».

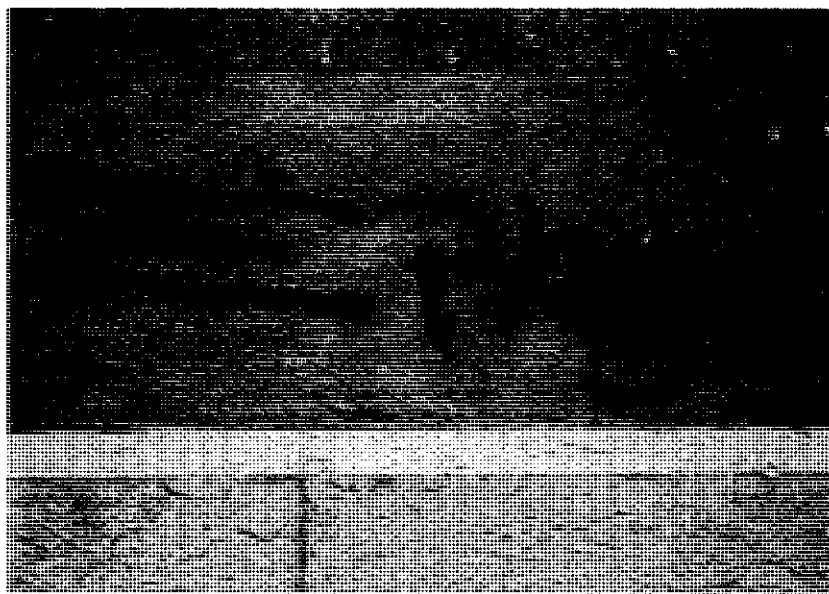
Les «tags»

Ce terme, emprunté à l'anglais, signifie «étiquette que l'on attache à son bagage avant de prendre l'avion». En linguistique, on désigne ainsi en anglais la marque d'une catégorie interrogative: les «tag-questions» se formulent au moyen d'une reprise du verbe dans l'information. Par exemple: «He is tired, isn't he?» «tag» peut signifier aussi un refrain de chanson. Quelle que soit l'origine de ce terme, ceux qui l'ont choisi l'utilisent, dans le monde des auteurs de graffitis, comme signature d'une personne ou d'un groupe de personnes.

La mode du «tag» est née dans les années 70 à New York, dans le métro, où de jeunes sprayeurs s'amusaient à marquer les wagons de leur pseudonyme et prenaient beaucoup de plaisir à le voir circuler à travers la ville⁴.

Il existe quatre sortes de «tags»:

1. le «tag» simple ou signature lisible:



⁴ En cours de rédaction, nous apprenons par la presse suisse qu'un phénomène identique se produit à Zurich, sur les wagons du nouveau métro, ainsi qu'à Delémont, où des wagons ont été sprayés de la revendication: «Jura Libre» (mars 1991).

2. le «tag» sauvage ou signature personnalisée:



3. le «turp» qui ne présente que les deux premières lettres de la signature:



4. le «toy» ou «tag» recouvert par une autre signature, ce qui est un signe de provocation:



Le tag se répand de plus en plus sur les murs de la ville. C'est le graffiti emblématique par excellence. Il sert à se nommer et à marquer son territoire. Il est aussi destiné à avertir les groupes rivaux qu'il ne faut pas empiéter sur le terrain marqué. Très souvent de la catégorie personnalisée, il se fait au pochoir, qui permet une rapidité d'exécution plus grande qu'à main levée. On peut considérer que la pratique du pochoir enlève beaucoup de sa qualité au graffiti, car il est à la signature à main levée ce que l'imprimé est à l'écriture manuscrite.

Difficilement lisible pour le passant moyen, le «tag» est un signe réservé au monde des tagueurs. Nous avons rencontré un jeune tagueur qui nous

a confié que pour lui, taguer, c'était exister, parce qu'il avait son nom partout dans un quartier bien déterminé.

Graphiquement élaborés, les tags sont souvent composés de graphèmes de faible fréquence en français, mais qui se prêtent bien à la stylisation, tels «Y», «Z» ou «K». Le tag «Zephyr» nous intriguait plus que les autres, d'abord par sa facture remarquable et bien sûr par la signification du mot. Pourquoi «Zephyr» avait-il choisi ce surnom: goût de la poésie? Allusion au fils de Babar et de Céleste? Lorsque nous avons lu dans une revue⁵ qu'un auteur de graffitis américain était devenu célèbre sous ce nom dans les années 80, nous étions presque certains de tenir la réponse à la question que nous nous posions. Nous savons aujourd'hui que notre Zéphyr souhaite connaître le même destin que son illustre prédécesseur... Mais nous ignorons toujours pourquoi l'auteur américain de graffitis devenus œuvres d'art a choisi ce pseudonyme.

Les tagueurs se répartissent dans la ville et se réservent une partie de territoire en le marquant. On trouve toujours les mêmes signatures dans les mêmes endroits. Un jour, un nouveau tag apparaît⁶, recouvert la semaine suivante par les anciens. On peut se douter que les tagueurs luttent ainsi pour conserver leur territoire. Un comportement semblable, d'ailleurs, à celui des animaux qui utilisent d'autres moyens, évidemment, pour le même résultat.

Les «tableaux» commentés

Nous avons affaire ici à des dessins sauvages sprayés sur les murs. Ces graffitis tendent à la représentation artistique. Les quatre œuvres que nous avons relevées à Neuchâtel ont été exécutées par deux étudiants de la Faculté des lettres de l'Université. Ces deux jeunes gens signent «Graffiti-chik» et datent leurs compositions, comme on le fait dans les livres et autres imprimés, du signe © suivi de l'année de création. Ces deux auteurs de graffitis jouissent actuellement d'une certaine réputation d'artistes. Les autorités communales leur ont permis d'exposer leurs œuvres, sur papier ou toile toutefois, sous le péristyle de l'Hôtel de ville, en 1989.

⁵ Art. *Das Kunstmagazin*, Nr. 2, Februar 1984, S. 40-57: «Vom Untergrund ins Museum».

⁶ Ainsi = turn = au centre ville en novembre 1990.

Le tableau no 51 se trouve au bord du lac et illustre bien le style de Graffichik:



Ces artistes semblent être contestés car, en ajout sur leur signature, on découvre, depuis le printemps 1990, «chik» barré et «con» surajouté. De plus, quelqu'un a écrit, en argenté fluorescent, «Quelle grosse farce» sous le tableau.

Mais laissons là ces querelles et intéressons-nous brièvement au message qui accompagne inmanquablement ces œuvres. Dans le cas qui nous occupe ici, nous pouvons lire:

Tu es le fou et voici la VENUS
hommage à l'immortelle beauté de Baudelaire

La référence à Baudelaire et à la Vénus est strictement littéraire et prouve que nous avons affaire ici à des graffiteurs clutivés. Graffichik a également créé un hommage à Dali lors de la mort de ce dernier (item 50). Cette œuvre, située sur un mur du nouveau bâtiment de la Faculté des lettres, a été effacée, ainsi qu'une autre (hommage à Marylin Monroe), en septembre 1990.

La dernière création de Graffichik, datée de 1990, est aussi pourvue d'un message: «calligramme épicurien». Les auteurs accompagnent donc toujours leurs dessins d'un commentaire, comme les peintres donnent un titre à leurs œuvres. De fait, image et texte ont peu de rapport, à tout le moins pour la spectatrice que nous sommes. On peut supposer toutefois que le texte n'est peut-être que le «prétexte» à l'image et donc à la création.

A part Graffichik, d'autres dessins ornent les murs de notre ville. De moins bonne facture, ils sont toujours accompagnés d'un texte. Comme ce type de graffitis n'était pas le plus important à nos yeux, nous ne les avons pas relevés.

Messages écrits

Les langues utilisées sont le français en majorité, puis l'anglais, mais dans des expressions stéréotypées, du type «I love» et «fuck». Deux items sont en allemand (43 et 47), un en portugais (60) et l'un d'eux mélange italien et français (36). Ces messages présentent, quelle que soit la langue, une orthographe remarquablement correcte, ce qui laisse supposer qu'ils sont écrits par des personnes assez cultivées.

Nous avons tenté de regrouper les thèmes de messages écrits sur les murs: il peut s'agir de déclarations d'amour ou de haine, de messages concernant la politique ou les problèmes de la cité, de cris du cœur poétiques ou ludiques.

Ces graffitis sont souvent exécutés à main levée et demandent, pour certains de grandes dimensions, un temps d'exécution assez long. C'est pourquoi on les trouve surtout dans des endroits retirés et calmes.

Graffitis d'amour ou de haine

Les messages d'amour forment le 90% de notre corpus. La plupart sont rédigés au moyen de la forme anglaise devenue stéréotype dans le monde occidental et que l'on rencontre souvent aussi sur les voitures ou les Tee-shirt: «I love + X». Nous n'avons pas trouvé de graffitis remplaçant, comme on le voit souvent, le verbe par un cœur.

Ces messages semblent personnels. L'auteur entend annoncer au monde qu'il aime quelqu'un. Le nom de la personne est écrit une fois avec le nom et le prénom (24) et il est signé une fois (25). Quelqu'un a écrit «I love Boissou» (26) qui est, en abrégé, la signature de l'item 25. A quoi l'on a ajouté «menteur»! Rien ne nous indique si cette communication écrite s'est faite entre l'amant et la personne aimée, cette dernière étant un homme. L'écriture «menteur» peut laisser entendre que l'amant est également un scripteur mâle, à moins que cet adjectif n'ait été écrit par une tierce personne. Tous ces graffitis ont été relevés au même endroit, une cour de collège et semblent avoir été lus et copieusement commentés sur les lieux mêmes de leur apparition.

Les quatre autres messages d'amour (27, 31, 32, 33) sont en français. Le premier s'adresse à un garçon, les trois autres à des femmes. Trois d'entre eux commencent par l'adresse, le prénom de la personne aimée, suivie de «je t'aime», soit topique et commentaire, façon de parler courante en français. Peut-être s'agit-il d'une mise en évidence de la personne aimée. L'item 31: «Saskia je t'aime» est écrit maladroitement sur un mur du Gymnase cantonal de Neuchâtel, au Faubourg de l'hôpital. Il est sur ce mur depuis des années. Lorsque nous avons mentionné ce fait à un ancien étudiant de cette institution, il nous a appris que ce message, qui met le concierge en colère, régulièrement effacé, est aussitôt réécrit. Il paraît donc que Saskia, si tant est qu'elle ait un jour existé, n'est plus aujourd'hui qu'un symbole.

L'item no 32: «Pierrot aime Magali» est rédigé de telle façon que le lecteur ne peut savoir s'il s'agit d'une adresse à la personne aimée de la part de l'amoureux ou de l'annonce de cet amour par un délateur.

Des trois messages de haine que nous avons recueillis, nous pouvons en classer un dans la catégorie du dépit amoureux (23) et les deux autres dans celle du racisme (57, 82). L'item 57: «Vidons nos poubelles: plus d'Italiens», situé dans un lieu peu fréquenté (l'endroit, justement, où se trouvent les grands bacs à poubelles de la patinoire de Neuchâtel) et écrit en tout petits caractères, a pourtant été «corrigé» par des lecteurs. Ainsi le terme «Italien» a été biffé et remplacé par «Portugais». De plus, deux scripteurs différents ont ajouté ces commentaires: «sales Suisses», «sale xénophobe». L'item 82: «y'a trop de nègres», écrit dans un escalier public et graffité assez grand est ainsi commenté: «y'a surtout trop de cons». Il est assez curieux que ce soient uniquement ces affirmations racistes qui attirent des commentaires écrits. Sans doute ce sujet est-il passionnel et certains lecteurs y réagissent par l'action.

Linguistiquement, l'item 57 pourrait être ambigu. En effet, le terme «plus» peut avoir un sens positif et signifier «davantage» dans les inscriptions et titres de journaux. C'est d'ailleurs pourquoi le locuteur actuel prononce en cas d'ambiguïté le [s] final dans le cas où «plus» est positif. Ceci est dû au fait que la première partie de la négation n'est pas prononcée en français familier. Ainsi, un énoncé comme «Y'a plus d'étudiants» peut aussi bien signifier qu'il n'y en a aucun ou qu'il y en a davantage. Mais en ce qui concerne notre graffiti, le doute est levé par la première partie de la phrase. Quant au «y'a» de l'item 82, il démontre que le scripteur a une bonne connaissance de la prononciation de la langue habituelle et qu'il a voulu ainsi rendre son message plus proche d'un énoncé oral. Remarquons toutefois que cette orthographe se trouve dans le texte des bandes dessinées, ce qui a pu influencer également l'auteur de ce message.

Déclarations politiques ou sociales

Elles réclament en majorité la paix et la non-violence. Ainsi les items 35, 39, 41 et 42, autant de graffitis écrits sur le même schéma, en anglais: «Stop + X». Ces graffitis demandent que cessent la violence, le racisme, l'assaut nucléaire et l'apartheid. Ils sont manifestement écrits par le ou les mêmes auteurs. Un autre propose tout simplement «Peace» (37). Un seul écrit, en allemand, s'élève contre le nazisme (43). Un graffiti mixte italien-français déclare: «J'aime la paix» (36).

Les déclarations belliqueuses sont très rares. Nous n'en avons relevé que deux, et l'une d'elles n'est qu'une déclaration politique (38): «communists are not dead». L'autre réclame des fusils et non des roses (42).

La seule revendication sociale que nous ayons relevée a été écrite au moment où un projet de nouveau théâtre menaçait de destruction un restaurant aimé des étudiants, situé dans un jardin proche de l'université. Il s'agit de «SOS vieilles pierres» (sic) que l'on peut lire encore aujourd'hui au pied du perron de ce bâtiment. Nous avons retrouvé cette orthographe sur une place de Neuchâtel, dans un graffiti qui reprend le refrain d'une chanson de Gainsbourg: «vielle canaille».

Messages poétiques et ludiques

Ces graffitis expriment des sentiments personnels. Le «classique» de notre corpus figure depuis des années sur un mur et est rédigé à main levée, en spray de couleur bleue, de très grande dimension (photo p. 203): «Arrêtez le monde je veux descendre». Nous lui trouvons une dimension poétique que d'autres lui accordent aussi sans doute. En effet, ce graffiti anonyme, au contraire des œuvres plus ambitieuses, comme celles de Graffichik, n'a jamais été ni effacé ni surécrit.

Un autre de ces graffitis mérite qu'on s'y arrête. Il s'agit de l'item no 64: «Si tous les (imbéciles)⁷ volaient il ferait nuit». Nous l'avons relevé sur une colonne soutenant l'édifice du collège de la Promenade et qui fait partie du préau. Il est rédigé en petits caractères, illisibles pour le passant ordinaire.

Dès la première lecture, ce graffiti a évoqué dans notre imagination un vol de personnes mystérieuses dans un ciel bleu empêchant, par leur nombre, le soleil de briller. Il fait appel à la mémoire populaire en évoquant

⁷ Nous remplaçons ici le terme familier habituel par un vocable plus acceptable, afin de rendre ce graffiti à la dimension poétique qu'il nous semble mériter.

le passage des criquets pèlerins, dont les invasions en masse sont des fléaux pour les régions envahies. Ces insectes migrants dévorent toute flore lorsqu'ils s'abattent sur une région. Même s'il n'est pas versé dans l'étude biblique, chacun sait vaguement que les sauterelles représentaient le plus grand des malheurs lorsqu'elles envahissaient un pays. On les y compare, dans la Bible, à des chevaux de combat (Révélation 9;7-11) et on assimile le bruit que produisent leurs ailes au fracas de chars. Par ailleurs, elles ont un roi, Apollon, ange de l'Abîme. Dans l'Exode (10;4-7), Jéhovah lui-même menace ainsi le Pharaon, par l'entremise de Moïse et d'Aaron: «Jusqu'à quand faudra-t-il que tu refuses de te soumettre à moi? Renvoie mon peuple pour qu'il me serve. Car si tu persistes dans ton refus de renvoyer mon peuple, voici que demain j'amène les sauterelles à l'intérieur de tes limites. Et elles couvriront bel et bien la surface visible de la terre et il ne sera pas possible de voir la terre; et elles mangeront le reste de ce qui a échappé, ce qui vous a été laissé par la grêle, et assurément elles mangeront tous vos arbres qui germent dans la campagne. Et tes maisons, et les maisons de tous tes serviteurs, et les maisons de toute l'Égypte en seront remplies à un tel point que ni tes pères ni les pères de tes pères n'ont vu cela depuis le jour où ils ont existé sur le sol jusqu'à ce jour.»

Sortie de cette évocation, nous avons été transportée dans l'univers poétique des djinns et nous sommes souvenue du poème célèbre de Victor Hugo. Dans la croyance musulmane, les Djinn sont des êtres corporels créés de flamme, doués d'intelligence, susceptibles d'apparaître sous diverses formes. Ils hantent de préférence les lieux humides et leur influence est surtout redoutable à la tombée de la nuit. Selon une légende, ils auraient été créés mille ans avant Adam et Dieu, après avoir créé ce dernier, enleva aux djinns la maîtrise de l'univers et les relégua dans un désert. Les djinns, s'ils volaient, comme Victor Hugo les a décrits⁸, empêcheraient eux aussi la lumière sur la terre.

Le graffiti que nous étudions en ce moment nous paraît exemplaire du message que peut apporter un écrit sur un mur, aussi anodin qu'il paraisse. Celui-ci possède, de surcroît, l'avantage de ressembler à ces exercices structuraux des méthodes d'apprentissage des langues étrangères, il y a une génération. Il est rentable, dans la mesure où le remplacement du terme «imbécile» par n'importe quel autre terme le rend toujours aussi significatif:

Si tous les Suisses volaient, il ferait nuit
 racistes Si tous les racistes volaient, il ferait nuit
 hiboux Si tous les hiboux volaient, il ferait nuit, etc. etc.

8 Victor Hugo: «Les Djinns», dans *Les orientales*.

Conclusion

Pourquoi écrire sur un mur?

Parce qu'il est mal venu, de nos jours, d'exprimer oralement ses doutes, ses craintes ou encore sa joie.

A notre avis, la société occidentale, au contraire d'autres, frustre l'être humain de ses capacités d'exutoire par le verbe.

Pourquoi s'étonner dès lors qu'on écrive sur les murs? Les jeunes gens surtout éprouvent le besoin de s'exprimer et c'est probablement eux que nous réprimons le plus dans ce domaine.

C'est pourquoi, sortant de leur mutisme, les adolescents de nos cités s'inscrivent sur les murs et y inscrivent leurs idées. Certes, tous les graffitis ne sont pas innocents, tant s'en faut, mais la plupart sont sans doute nés du besoin de dire et de se dire.

Revendication à la parole, au cri et à une oralité opprimée, les graffitis proposent une lecture et s'offrent à notre capacité d'interprétation. Ne blâmons pas leurs auteurs, songeons plutôt à leur proposer, ailleurs, d'autres voies d'expression.

Centre de linguistique appliquée
 Université de Neuchâtel

FRANÇOISE REDARD ABU-RUB

Références bibliographiques

- ADAM, J. M. (1983): «Linguistique et poétique: analyses pragmatiques d'un graffiti et d'un poème». In: *Pratiques* 39, 55-64.
 HENAU, A. et Ch. DE MARGERIE (1974): «L'écrit, spécificité et diversité». In: *Le français dans le monde* 109, 10-17.
 IMBACH, J.-P. et G. GRINDARD (1981): *French graffiti*, Paris, Ed. du guépard.
 RIOUT, D. (1985): *Le livre du graffiti*, Paris, Ed. Alternatives.

Corpus de graffitis recueillis à Neuchâtel entre le 5 août et le 5 octobre 1990

- 1) Sips
- 2) Cannabis
- 3) Zephyr
- 4) Kappa
- 5) Speed
- 6) Fuck
- 7) The Jankys C.C.B.
- 8) Kold2
- 9) Renaud

- 10) Killers
- 11) Ultra boys
- 12) Sandy
- 13) Wandy S 89
- 14) Mixy S 89
- 15) Wandy S 89
- 16) Gaby S 89
- 17) Syxy
- 18) Roxy
- 19) Micy
- 20) Toydolls
- 21) Bad boys
- 22) The night boys

- 23) Merde à Barbara
- 24) I love Julien Dubois
- 25) I love Jean Pedro (signé) Sebastian Boisoubert
- 26) I love Boisou (réponse: «menteur»)
- 27) Daniel Je t'aime
- 28) Alex I love you from Cashmeere
- 29) I love you Carlos
- 30) I love you Manuel
- 31) Saskia je t'aime
- 32) Pierrot aime Magali
- 33) Gina je t'aime

- 34) SOS vieille pierre
- 35) Stop the violence
- 36) Amo paix
- 37) Peace
- 38) Communists are not dead
- 39) Stop the racism
- 40) Asile la honte
- 41) Stop nuclear assault
- 42) Guns N roses
- 43) Gegen Nazis
- 44) Faites l'amour pas la guerre
- 45) A mort Alcassar
- 46) C. Fahrni

- 47) Hier kommen wir
Hier waren wir
Hier kommen wir wieder
mal her
The Jankys C.C.B.

- 48) Portraits de M. Monroe/ Andy made
une page d'amour

- 49) Saurons-nous
tout à la fois produire du sens et contrôler
notre puissance? Balandier.

- 50) Hommage à celui qui ne voulut jamais
mourir ... Dali

- 51) Tu es le fou et voici la VENUS
hommage à l'immortelle beauté de
Baudelaire

- 52) Calligramme épicurien

- 53) No body is perfect
- 54) Skate or be stupid
- 55) Fuck skate
- 56) Vive moi (réponse: «gonflé»)
- 57) Vidons nos poubelles
plus d'Italiens (biffé et surécrit: «Portugais») en Suisse (réponse: «Sales Suisses», autre écriture: «sale xénophobe»)
- 58) Ville morte
- 59) Christian impuissant
- 60) Filho da puta
- 61) I hate school
- 62) Dr Fun hate school
- 63) No futur
- 64) Si tous les cons volaient
il ferait nuit
- 65) Garefripou
- 66) Soyez fou, vivez
- 67) Merci
- 68) Le soir du 31 août 1990
pour la X^e fois de leur carrière
les flics ont loupé leur coup!
- 69) oh oui encore
- 70) Jallucine
- 71) Fuck the teachers
- 72) Pluie d'orage
- 73) Vielle canaille
- 74) Chatton
- 75) Arrêtez le monde:
je veux descendre
- 76) Aliénation
- 77) Cattin le gnome (réponse: «bien dit»)
- 78) Emma dire
tome straits
- 79) Être est continu au présent
- 80) Dieu piège du langage
pour justifier la hiérarchie
- 81) (sur une grosse pierre) Caillou
- 82) y'a trop de nègres
(surécrit: «y'a surtout trop de cons»)
- 83) Un peuple est en marche
- 84) Plus de crème dans les millefeuilles